

TIM BOUTS

Journal d'un
vétérinaire

Racine

Introduction	9
Belgique et Cornouailles, Angleterre	12
1. Suzy	15
2. Je ne suis pas médecin	19
3. Des talents de bricoleur	23
Abu Dhabi	27
4. C'est mon travail	30
5. Fermez les rideaux	37
Zoo de Whipsnade, Angleterre	41
6. L'erreur est humaine	44
7. Tentative infructueuse	47
8. Une mort pas si soudaine	53
9. Code rouge	57
10. L'euthanasie est-elle une option ?	61
Marius	68
11. Une perte qui fait avancer la science	73
12. Pas de bonne solution...	77
13. Double mission : guérir et rendre le sourire	81
14. Quelques gouttes de lait	85
15. Comprendre l'incompréhensible	91

Al Wabra Wildlife Preservation, Qatar	95
16. Sauvons l'Ara de Spix, 1 ^{ère} partie	97
17. Cela risque de faire un peu mal (bâton dans la forêt tropicale)	101
Pairi Daiza, Belgique	104
18. Pandamania	106
19. Bouche-à-trompe	113
20. Elle est en chaleur	120
21. Un petit saucisson rose	126
22. Le dernier mâle sur Terre	131
Not One More Vet	134
23. De héros à braconnier	139
24. La Terre du Froid	144
25. Comme un vrai petit être humain	150
26. Elle est K.O.	154
27. Maladie à la mode	159
28. Nouvelle mère	164
La ménagerie humaine	169
29. Déclarée morte	172
20. Nous avons de mauvaises nouvelles	178
31. Nous sommes désespérés	183
32. Une première mondiale : Ara de Spix, 2 ^{ème} partie	190

Cabinet en Belgique et consultance au Qatar	194
33. Mortellement facile, facilement morte	196
34. Le congélateur est plein	200
35. Plus facile à dire qu'à faire	204
36. Un point pour le règne animal !	206
37. Encore des pandas	213
Vis le moment présent	217
Remerciements	221

Introduction

Mes parents n'avaient aucun lien particulier avec les animaux. Nous avions juste un chien et quelques poules. Je suis le benjamin, le petit dernier d'une famille de trois garçons. Stef est l'aîné, puis vient Rob et j'ai vu le jour sept ans plus tard. Enfant, j'avais beaucoup d'admiration pour mon frère aîné, Stef. Il faisait partie du club de poneys de Bocholt et j'adorais l'accompagner. Pendant l'été, Stef et moi allions presque tous les jours à la ferme de Geerits. Stef pédalait tandis que je m'asseyais sur le guidon de son vélo, les jambes dans le vide. C'est là-bas que j'ai passé une grande partie de ma jeunesse. Une époque extraordinaire ! Quand nous restions le midi avec le fermier, nous buvions du lait frais tiré directement du réservoir de refroidissement et nous buvions de la soupe, puis mangions nos pommes de terre dans la même assiette. Pas de chichis, juste l'essentiel. Nous aidions aux différentes tâches, comme la traite, le nettoyage des étables et le nourrissage des animaux, puis on jouait et on montait les poneys. Le mien s'appelait Kirsten, c'était aussi mon premier poney au club de poneys. J'avais à peine cinq ans, mais j'avais déjà attrapé le virus. Dès que Kirsten est devenue trop petite, j'ai continué avec Kitty, Elske et Merrie.

J'ai eu une enfance insouciante, entourée d'animaux et d'amis. À la maison, j'ai progressivement eu de plus en plus d'animaux : j'ai élevé des hamsters nains, des gerbilles et des chinchillas. J'avais aussi mon coq apprivoisé, Guust, qui me suivait partout... au plus grand désespoir des voisins.

Dès l'âge de huit ans, j'étais très sûr de moi : je serais vétérinaire. Je n'ai jamais envisagé une autre carrière. « Et si tu n'en es pas capable ? », m'a demandé mon père. Il aurait préféré que j'aille à l'école de navigation, un de ses propres rêves. Mais ma réponse était ferme. J'ai entamé mes études de médecine vétérinaire en 1994 à Gand et, heureusement, j'ai réussi ma première année. En dernière année, j'ai dû choisir entre le traitement du bétail, des

animaux industriels comme les porcs et les poulets, les chevaux ou les petits animaux de compagnie. J'ai choisi le bétail, convaincu que cela me préparerait à travailler avec de grands animaux sauvages, mon objectif ultime.

Grâce à mon père, qui avait lui-même vécu et travaillé pendant des années au Moyen-Orient, j'ai développé une passion pour les voyages. J'ai eu l'opportunité de passer deux mois et demi au Vietnam pour ma thèse sur la parasitologie. Ce voyage était mon premier en dehors de l'Europe et ma première expérience de voyage en solitaire, une véritable aventure qui a commencé par un énorme choc culturel. J'ai vécu avec les habitants locaux et fait partie de leur vie quotidienne. J'ai travaillé avec eux et passé du temps avec leurs familles. C'était extrêmement enrichissant. Aussi écrasante que cette expérience puisse paraître au début, elle s'est avérée l'une des plus mémorables de ma vie. Je me souviens encore des odeurs, de l'agitation et des gens au Vietnam.

Une fois diplômé, j'ai entamé ma carrière dans le service de chirurgie et d'anesthésiologie pour les grands animaux à Gand, avec une spécialisation en anesthésie. À ce stade, je savais déjà que je voulais devenir vétérinaire de zoo, et l'anesthésie était un aspect très important.

Pour cette formation de vétérinaire de zoo, j'ai poursuivi mes études à Londres, au Royal Veterinary College et au zoo de Londres, où j'ai suivi une formation intensive d'un an.

Pendant cette formation, j'ai commencé à progresser en tant que vétérinaire, et j'ai finalement été l'un des premiers Belges à me spécialiser dans les soins aux animaux de zoo. J'ai eu l'occasion de travailler sur divers projets de recherche et d'approfondir mes connaissances.

De Londres, j'ai finalement voyagé dans d'autres pays, et le monde entier est ainsi devenu en quelque sorte mon lieu de travail. Je suis allé à Abu Dhabi pour enquêter sur la mort de centaines de gazelles, au Zoo de Whipsnade en Angleterre où j'ai craint pour ma vie lors d'une attaque de chimpanzé, à l'Al Wabra Wildlife Preservation au Qatar où j'ai fait la connaissance du Ara de Spix - l'espèce de

perroquet la plus menacée au monde, que j'ai contribué à sauver de l'extinction avec d'autres - et j'ai tenté de réanimer un bébé orang-outan à Pairi Daiza en Belgique. Ce n'est qu'un aperçu, car avec vingt ans d'expérience, il est difficile de choisir parmi toutes les histoires qui me sont restées en mémoire. De plus, je ne suis pas seulement vétérinaire de zoo, j'ai également travaillé ces douze dernières années en tant que directeur zoologique. J'ai ainsi appris que diriger un zoo, c'est comme diriger des gens. Ces relations interpersonnelles sont bien différentes de l'interaction avec les animaux. Pourtant, je peux dire que j'ai géré cet aspect comme un vétérinaire : il y a un problème, un diagnostic et une solution. Pour d'autres, cette approche peut sembler trop pragmatique, mais pour moi, cela fonctionnait.

Et surtout, il y a aussi mon histoire personnelle, celle de ma famille, ma femme et nos trois enfants, qui sont tout pour moi. Marie m'a suivi dès le début, Jonah avait un mois lorsqu'il a déménagé à Abu Dhabi, Jef est né deux ans plus tard au début de la période pendant laquelle je travaillais au Zoo de Whipsnade, et Laura-Marie est née trois ans plus tard en Angleterre.

D'une certaine manière, Kirsten, le petit poney Shetland, m'a emmené de la ferme de Bocholt à la découverte du monde entier, du petit garçon au vétérinaire de zoo. C'était un voyage palpitant et, en cours de route, j'ai beaucoup appris et réalisé divers projets. Quand je regarde en arrière, je sais que la passion pour les animaux a toujours été en moi. C'est ma vocation et le travail de toute ma vie de prendre soin de toutes ces créatures magnifiques et de contribuer à leur bien-être.

Entre-temps, j'ai aussi appris qu'être vétérinaire ne se résume pas à s'occuper des animaux, c'est plus compliqué que cela. Il y a la gestion des populations, la recherche, la préservation de la nature, les décisions difficiles à prendre lorsque, par exemple, un animal s'échappe, la question éthique de savoir si l'euthanasie est une option ou non. De plus, un zoo est plus qu'un simple rassemblement d'animaux. C'est un monde en soi, racontant l'histoire de la nature.

2002-2004: Belgique et Cornouailles, Angleterre

Après mes études à Londres, je suis temporairement retourné à la Faculté de médecine vétérinaire de Gand. Le week-end, je travaillais dans un cabinet vétérinaire appartenant à des amis, tantôt dans le Limbourg d'où je viens, tantôt en Picardie en France. Entre-temps, ma passion pour les animaux sauvages n'avait fait que grandir et je cherchais constamment des opportunités pour travailler avec eux. Un jour, j'ai trouvé l'offre d'emploi parfaite à Newquay, dans les Cornouailles : une clinique mixte qui était également responsable du Newquay Zoo, un petit zoo rassemblant néanmoins des espèces animales intéressantes, comme les fossas et les kinkajous.

J'ai emmené Marie en week-end pour découvrir les lieux et nous sommes tous les deux tombés amoureux de la magnifique nature des Cornouailles. Au sommet d'une falaise à Polly Joke Beach, avec pour seul témoin un phoque sauvage dans l'océan Atlantique en dessous de nous, je me suis agenouillé et j'ai demandé Marie en mariage. Heureusement, elle a dit « oui », mais pas avant que je ne lui aie assuré dix fois que je ne plaisantais pas. Lorsque nous sommes rentrés de cette escapade, j'avais donc non seulement un nouveau travail, mais aussi une nouvelle fiancée. Nous nous sommes mariés rapidement et avons déménagé le lendemain de notre mariage vers notre

nouvelle maison, un endroit à onze heures de route et de navigation de la Belgique, à l'extrême sud-ouest de l'Angleterre.

Le temps que nous avons passé dans les Cornouailles a été une période magnifique. En tant que jeune couple marié, nous avons pu passer notre lune de miel dans l'un des endroits les plus beaux au monde. Presque tous les jours, nous nous promenions le long de la côte sur les falaises, juste nous deux et notre chien Bongo, nommé en référence à un instrument de percussion et une antilope. Le nom parfait pour s'accorder au passé musical de Marie et à mon métier de vétérinaire !

Sur le plan professionnel, j'ai énormément appris là-bas. C'était ma première expérience avec les petits animaux de compagnie comme les chiens et les chats, mais j'y ai aussi acquis ma première expérience en tant que vétérinaire de zoo au Newquay Zoo.

1. Suzy

Le moteur de la voiture ronronne tandis que je m'affaire avec quelques cartes routières. J'essaie de les aplatir sur mes cuisses pour avoir une idée de ma position, mais il n'y a pas beaucoup de place entre le volant et moi. Tout ce que je vois, ce sont des taches vertes, soit les champs français qui m'entourent. Je me suis retrouvé ici parce que je travaille le week-end chez un vétérinaire originaire de Flandre occidentale qui vit et travaille en France depuis plus de vingt ans, à Saint-Quentin, une ville du nord de la Picardie, située à mi-chemin entre Paris, Lille et Bruxelles. Quand je ne suis pas chez un autre vétérinaire à Bocholt, je passe le week-end ici et je loge au-dessus de la clinique. Ce que je peux faire ici est un excellent complément à ma spécialisation en anesthésiologie, et cela me permet de gagner un peu d'argent car cette spécialisation n'est pas très lucrative.

En ce moment, je suis attendu chez Jacques, un fermier français qui a appelé pour un veau malade.

Je jette avec agacement les cartes routières sur le siège passager et continue à conduire au hasard. Quelque temps plus tard, j'approche de la ferme où je dois me rendre. Jacques m'attend déjà.

« Sais-tu de quelle race il s'agit ? », demande-t-il.

« Une Blonde d'Aquitaine ? », tenté-je. Alors que la Belgique est fière de sa race Blanc-Bleu belge, en France, c'est la Blonde d'Aquitaine qui est mise en avant. Ce sont de beaux bovins élégants, à la peau fine et aux cornes élancées.

« Elles sont réputées pour leur excellente viande », ajouté-je pour paraître jovial.

« Et pour leur caractère agressif », plaisante le fermier avec un clin d'œil. Il me conduit vers les étables, et je remarque que la ferme n'a rien de moderne, bien au contraire. Tout paraît un peu sale et négligé.

Nous entrons dans une étable sombre, de la taille d'une cuisine, avec de la paille et des barres métalliques épaisses qu'il faut traverser pour accéder à l'intérieur.

« Le veau est là-bas », signale Jacques en pointant un coin de l'étable, pendant que sa mère repose tranquillement dans un autre coin en ruminant.

Le veau gît là, immobile. J'entre dans l'étable, m'agenouille près de lui et soulève sa tête. Je ne crois pas que je peux sauver cet animal. Mais je dois et je veux essayer.

Je passe en revue le diagnostic différentiel : un jeune veau, âgé de trois jours, souffrant de graves diarrhées : E. coli, rota ou coronavirus, cryptosporidium ou coccidies. Ces diagnostics différentiels sont martelés à l'université. Étant donné son âge, E. coli est le plus probable, car les virus surviennent vers neuf ou dix jours, le cryptosporidium vers deux semaines et les coccidies chez des veaux de quelques mois. Ce n'est pas une certitude, mais je décide de le traiter pour l'E. coli. Je saisis un pli de peau dans le cou du veau, qui reste dressé au lieu de redevenir plat. J'ouvre sa bouche et appuie avec mon doigt sur ses gencives roses, qui deviennent blanches et je compte : « 1... 2... 3... 4... 5... 6 ». Normalement, il ne devrait pas falloir plus de trois secondes pour que les gencives redeviennent roses, mais ici cela prend deux fois plus de temps. Ce veau est gravement déshydraté. Ses oreilles et sa bouche sont froides, et le thermomètre affiche 33,5 °C, ce qui signifie qu'il est également en hypothermie. Il est nécessaire de lui administrer une perfusion chaude avec des antibiotiques et ensuite de le réhydrater par voie sous-cutanée. Avec difficulté, je trouve la veine jugulaire et j'insère un cathéter. Je branche la perfusion et démarre le traitement.

Le veau reste couché tout le temps, immobile, sans réagir.

J'explique à l'agriculteur que je reviendrai le lendemain. « Donnez-moi des nouvelles, surtout si les choses tournent mal, pour que je ne fasse pas tout ce trajet en vain... », lui dis-je en partant.

Je m'attends à un appel téléphonique rapide avec de mauvaises nouvelles, mais non. Jacques ne donne pas signe de vie. Le lendemain, je reprends la route, sans me perdre cette fois, et je vais voir le veau. J'espère qu'il est toujours en vie.

« C'est fantastique ! s'écrit Jacques à mon arrivée. Je ne sais pas ce que tu as fait, mais ce veau va beaucoup mieux ! »

L'enthousiasme de Jacques est peut-être un peu exagéré, mais le veau va nettement mieux. Il se tient debout à nouveau et réagit vivement à notre présence. Même la mère nous regarde curieusement.

« Waw », dis-je immédiatement. Je n'avais pas remarqué hier à quel point la mère est impressionnante, même avec les cornes coupées.

« C'est Suzy, acquiesce Jacques, une de mes meilleures et plus belles vaches. »

Il me conduit dans l'étable pour que je puisse faire mon travail, mais lorsque je prends le veau, il sursaute. Il se met à beugler en direction de sa mère, cette énorme vache, qui se tourne et se précipite vers moi, sans hésitation. Avant que je puisse réagir, elle me donne un coup de tête et me renverse. Je tombe lourdement par terre.

« Millard ! », crie le fermier alors que je le vois fuir par la porte à travers les barreaux épais.

Avec les bras devant le visage et le haut du corps, j'essaie de me relever rapidement, mais Suzy me donne à nouveau un coup de tête. Et encore. Elle continue de me frapper, droit sur ma poitrine, et je ne peux plus bouger. J'ai peur et j'essaie de me protéger de cette violence, mais je ne pense pas que je vais sortir d'ici vivant. À chaque coup, ma peur s'intensifie, et les secondes semblent durer des heures... J'espère que cela va se terminer bientôt.

Soudain, le fermier entre à nouveau dans l'étable, une épaisse barre de métal à la main.

« Allez ! », hurle-t-il tout en frappant Suzy avec la barre. Avec succès, car Suzy est distraite et fait quelques pas en arrière, me permettant enfin de m'échapper. Je rampe à quatre pattes à travers les barreaux. J'ai mal partout. Je me laisse tomber sur le dos une fois que je suis en sécurité, puis je perds connaissance.

« Tim ? Tim, ça va ? »

J'ouvre les yeux et suis quelque peu soulagé de voir que c'est Jacques qui est penché au-dessus de moi, et non plus Suzy. Immédiatement, je ressens à nouveau la douleur. Mon sternum et mes côtes sont mal en point.

« Tu as eu de la chance », dit Jacques. Il ne cache pas son soulagement.

« Suzy est la vache la plus agressive de toutes. Ses cornes ont été coupées pour une bonne raison... »

Je secoue la tête et essaie de me redresser : « Le veau doit toujours être traité... ».

« On verra ça quand j'aurai déplacé Suzy », répond Jacques sur-le-champ.

Plus tard, je m'assois avec beaucoup de difficulté dans la voiture. J'ai envie de soupirer, mais même cela me fait mal. Tout me fait mal. Au lieu d'aller tout droit chez le vétérinaire, je fais un arrêt à l'hôpital. Là, je subis les examens nécessaires et j'entends le verdict : pas de côtes cassées, pas de poumon perforé. Mais des contusions et beaucoup de douleur. Et surtout, je réalise que ce travail comporte plus de risques que je ne l'imaginais auparavant. En tant que jeune vétérinaire fraîchement diplômé, on ne connaît pas la peur et on pense qu'on peut affronter le monde entier. Mais un incident comme celui-ci vous remet les pieds sur terre. Tout à coup, on se sent mortel et on réalise qu'un seul mauvais coup peut bouleverser sa vie entière. Lorsque je rentre chez le vétérinaire tard le soir, il me regarde avec étonnement.

« D'où viens-tu ? »

« De sous Suzy », dis-je en gémissant, le visage crispé.

« Suzy ! rit-il. Je la connais. C'est la vache la plus dangereuse des environs ! »

2. Je ne suis pas médecin

« Il a du mal à respirer. » La dame âgée semble préoccupée lorsqu'elle place la cage contenant son perroquet sur la table d'examen dans la clinique de Newquay, dans les Cornouailles. Son mari partage cette inquiétude, je le devine à son hochement de tête approbateur. Avec beaucoup de soin, la dame sort le perroquet de la cage. L'homme lui donne un baiser sur le bec. Il est évident que cet animal est très aimé.

Prénomé Jeff, le perroquet regarde avec curiosité autour de lui, mais j'entends que sa respiration est en effet perturbée. Beaucoup de gens ne le réalisent pas, mais l'examen d'un animal malade commence dès son arrivée et celle de son propriétaire. Chaque étape et chaque bribe d'information sont en fait des pièces du puzzle que j'essaie d'assembler en tant que vétérinaire pour trouver ce qui ne va pas chez l'animal. Et comment le soigner.

« Nous allons jeter un coup d'œil », dis-je pour les rassurer. Comme d'habitude, je commence par une anamnèse, qui est ensuite la base de ma démarche diagnostique. C'est une sorte d'interrogatoire standard des propriétaires pour en savoir plus sur l'animal, son environnement, son alimentation et son problème. Dans ce cas, je connais déjà la plainte, mais depuis combien de temps cette plainte existe-t-elle ? Le perroquet a-t-il déjà été malade ou traité auparavant ? Est-ce qu'il mange et boit bien ? Mange-t-il beaucoup de graines de tournesol ? Plus les propriétaires peuvent répondre précisément à ces questions, plus il est simple d'identifier le problème. Ensuite, je regarde, entre autres, la posture, la condition corporelle et le comportement de l'animal, avant de passer à un examen général. Dans ce cas, je me concentre sur la respiration, en portant une attention particulière à la fréquence, au type et au rythme de la respiration. Je vérifie également s'il y a des plaques blanches dans les narines du perroquet. De telles plaques sont souvent observées dans l'hypovitaminose A, une maladie qui se développe lorsque les oiseaux sont nourris exclusivement